

# Le Réel, nom de Dieu ! Aphorismes sur l'âge du néolibéralisme intégral, de gauche comme de droite

Jacques-Alexandre Mascotto

Numéro 3, 2021

La désorganisation postmoderne des sociétés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1090184ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1090184ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Société

ISSN

2562-5373 (imprimé)

2562-5381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mascotto, J.-A. (2021). Le Réel, nom de Dieu ! Aphorismes sur l'âge du néolibéralisme intégral, de gauche comme de droite. *Cahiers Société*, (3), 263–283. <https://doi.org/10.7202/1090184ar>

© Collectif Société, 2021



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru  
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# Le Réel, nom de Dieu !

## Aphorismes sur l'âge du néolibéralisme intégral, de gauche comme de droite

Jacques-Alexandre MASCOTTO

Être du bond. N'être pas du festin, son épilogue.  
– René Char

Le Sphinx ne dévore pas celui qui ne déchiffre pas son énigme, mais celui  
qui lui propose des solutions stupides.  
– Nicolas Gomez Davila

Le questionnement sur la situation fait partie de la situation : sommes-nous encore des citoyens ? L'individu est-il encore un *zoôn politikon* ? La conscience claire de la situation, non seulement des enjeux politiques mais surtout des enjeux de *la politique*, entre-t-elle dans la conscience de soi ? La conquête de la démocratie réside-t-elle dans des festivals et *happenings* de l'autonomie ? La démocratie n'est-elle qu'un objet ou un problème à résoudre, qu'elle ne se distingue plus des méthodes et démarches protocolaires censées la vérifier, de telle façon que, et c'est plié d'avance, la démocratie s'identifie tautologiquement à la méthode ou au protocole ? L'autonomie est-elle un attribut identitaire, un droit de l'individu ou se conquiert-elle dans la conquête de la démocratie ?

La conscience de soi et, *a fortiori*, l'autonomie, s'acquiert dans la prise de conscience de la situation : laisserons-nous venir le règne de *la barbarie* ?

\* \* \*

La guerre contre le terrorisme, écrit Henry A. Giroux, s'avère un « *Deadly Entertainment* » au sein duquel la fièvre de la guerre embrasse une pulsion de mort : *the war on Terror is the new Normal*. Cette normalité guerrière se traduit dans le droit dont l'idéal est la guerre perpétuelle qui lui donne, en quelque sorte, son pain quotidien, son lot de lois répressives qui légalisent « pré-emptivement » les mesures d'exception. Le nouveau normal : la passion du droit comme passion de punir et de tuer !

Un budget militaire d'un trillion de dollars – que Sanders « *The Bern* » lui-même n'osera jamais enfreindre, relève du supraliminaire, comme dirait Günther Anders, qui ne caractérise pas seulement le complexe militaro-industriel étasunien. Le supraliminaire a mis en crise l'*Agency*, l'espace public de confrontation conflictuelle, le langage, la démocratie que le néolibéralisme a réussi à rendre « insoutenable » parce qu'elle exige plus que de la rage au ventre, de l'écœurement et de la colère vengeresse. Le supraliminaire militaro-juridico-policier distille, inculque la décharge de pensée, une forme de répression : l'*Agency* est traumatisée, sa militarisation est ressentie comme un soulagement et la violence est non seulement acceptée, mais admise-requise en tant que solution à tous les problèmes, à tout ce qui est présenté sous cette appellation. Le complexe militaro-sécuritaire dit Giroux, exploite sous toutes ses coutures *the National Nervous Breakdown*.

La guerre contre le terrorisme : comment produire des terroristes en prétendant combattre le terrorisme ? *Scilicet* : comment susciter *la peur* en feignant d'y remédier, comment organiser une mobilisation totale et constante (*Die Totale Mobilmachung*) autour de la peur dans une économie générale de la peur qui pulvérise toute solidarité d'engagement de pensée et d'action ? Désormais la vie quotidienne n'est plus structurée par la sphère publique, par les conséquences politiques qui émanent du débat des idées. Elle est tenue à l'écart du concept, disait Émile Durkheim, qui faisait remarquer : « Si le concept est commun à tous, ne serait-il pas parce qu'il est l'œuvre de la communauté ? » ; « par le concept, c'est donc l'expérience collective qui vient se superposer à notre expérience individuelle, elle la subsume. » La guerre au terrorisme s'en prend directement à la dialectique entre les deux mentalités, entre « la mentalité résultant des expériences individuelles et la mentalité résultant des expériences collectives » (Durkheim). Nous nous individualisons par la médiation-transmission de la fixité du concept « formé par les expériences de toute une suite de générations » à partir desquelles « les expériences de tous les individus se critiquent entre elles. » Et c'est cette dialectique entre le vertical (ce qui transmet) et l'horizontal (l'appropriation individuelle de ce qui est transmis), entre les « deux mentalités » qui produit un « accord avec la réalité. » Avec la situation, préciserons-nous.

La guerre au terrorisme, loin de se donner comme objectif la sécurité collective, vise à s'engendrer réciproquement avec l'insécurité et les peurs personnelles, à « individualiser » par traumatismes. La démocratie tombe dans le *storytelling*, où elle figure comme excès permissif et laxisme criminel.

*Make no Mistake !* Le fascisme ne s'adresse pas aux masses, il les produit en s'adressant aux individus interpellés, selon un appareillage de méthodes d'articulations d'éléments qui, une fois articulés, se trouvent mutuellement renforcés : la « culture selfie » et la « culture de surveillance », la « culture néolibérale de la cruauté » et le « consumérisme compulsif », la « militarisation de la culture visuelle » et la « culture victimaire », le fractionnement identitaire et le patriotisme de guerre, la pacification éthique et la production de l'ennemi... On arrive ainsi, par dissonance

cognitive et technique du court-circuit, à associer la pratique de la torture à la défense des libertés, la citoyenneté à l'État de surveillance, la sécurité à l'état d'exception permanent.

Henry A. Giroux cite Giorgio Agamben :

Nous ne sommes plus des citoyens mais des détenus, qui se distinguent des prisonniers de Guantanamo non par une indifférence concernant leur statut légal, mais seulement par le fait que nous n'avons pas encore connu la malchance d'être incarcérés, ou exécutés à l'improviste par un missile télécommandé<sup>1</sup>.

La guerre totale, interne-externe, *prend pour cible la dialectique de l'individuation* que Michel Freitag, dans le prolongement de la solidarité dans le concept, décrit comme « reconnaissance entre alter ego, et donc une identité distanciée, réflexive, réfléchie ». Le processus d'individuation est analogue à une propédeutique démocratique :

L'identité individuelle représente donc une autonomisation de soi à l'égard d'une identité collective, plutôt qu'inversement, l'identité collective résulte d'une composition d'identités individuelles premières. Mais il faut que cela se fixe en dehors de deux individus, que cela se fixe dans le mode de vie d'une collectivité communautaire<sup>2</sup>.

La guerre militarise le mode de vie, transforme l'espace public en « violence iconique-graphique », remplace la reconnaissance à travers les autres par l'adhésion immédiate au carnaval de la cruauté, l'inscription à un « registre de la mort » qui tient lieu de surmoi. Plus l'État et les multiples organisations qui « initient » la « société civile » multiplient leurs actes de violence, et plus les individus *se sentent* vivants/survivants, plus ils éprouvent la sensation de se trouver à proximité de la mort, plus la question de leur jouissance augmente, écrit Giroux. La guerre signifie que les individus sont plongés *dans la guerre* ; non en situation mais en condition bio-anthropologique de guerre. Le néolibéralisme, ce n'est pas seulement la financiarisation bullaire du capitalisme ou le devenir-rente du profit : c'est aussi la désindividuation des « individualisés » à la peur, à la mise en équation anxiogène de leur vie avec leurs prises de risque. Ils se risqueront, sous la guidance de l'État sécuritaire, à vouloir la mort des autres.

\* \* \*

---

1. Henry A. Giroux, « Terrorism, violence, and the culture of madness », *Counterpunch*, 30 mars 2015.  
2. Michel Freitag, « Notes de séminaire de doctorat », 1999, UQAM. Voir également « L'identité, l'altérité et le politique », *Société*, n° 9, 1992 p. 1-55.

En 1904, Constantin Cavafy écrit son fameux poème – *En attendant les barbares* :

Nous massés sur la place publique qu’attendons-nous donc ?

- Les barbares seront ici dans la journée.

Pourquoi un tel abattement au Sénat ?

Pourquoi les sénateurs restent-ils ainsi sans légiférer ?

Parce que les Barbares seront là aujourd’hui.

[...]

Et qu’ils sont las de ces péroraisons creuses et ces discours publics.

Pourquoi soudain cette peur et ce trouble ?

(comme graves sont devenus les visages !)

pourquoi les rues, les places se vident-elles si vite ?

Pourquoi chacun rentre-t-il chez lui si inquiet ?

Parce que la nuit est tombée

et que les Barbares ne sont pas venus.

Et quelques-uns de nos gens juste revenus des frontières ont dit

qu’il n’y a point de Barbares.

Et maintenant qu’allons-nous donc devenir sans Barbares ?

Ces gens-là c’était pour nous une sorte de solution.

*Oi anthropoi autoi ésan mia kapoia Lùsis... Lùsis* signifie aussi (nous ne remettons pas en question l’excellente traduction de Vlachos) : action de délier, un affranchissement, une absolution. Ces gens-là étaient en mesure de nous délivrer de nos fautes, grâce à eux nous aurions pu nous racheter. Ils nous auraient permis d’apprendre sur nous-mêmes – *Problématis lùsis*, l’explication d’une énigme.

De cette question, « Et maintenant qu’allons-nous faire sans Barbares ? », découle cette autre : à quoi peuvent bien servir les frontières, maintenant qu’elles ne gardent plus, ne sauvegardent plus l’accueil ? Maintenant que l’Autre ne nous établit plus dans les frontières de l’énigme que nous sommes à nous-mêmes ? N’attendant plus personne, n’ayant plus à nous connaître et plus rien à expliquer, à quoi pouvons-nous nous attendre ? Au choc des civilisations ?

\* \* \*

*Le choc des civilisations* de Samuel Huntington n’est pas qu’un livre, c’est un missile lancé par le *Council on Foreign Relations*. On ne demande pas à un missile de dire la vérité. Saddam Hussein ne disposait pas d’armes de destruction massive ! On parle à son sujet de « prophétie autoréalisatrice ». Mais elle ne se réalise pas toute seule ! Il a fallu commencer par bombarder la Serbie, envahir l’Afghanistan et l’Irak. Le missile huntingtonien s’invente une base de lancement : l’invariant religieux

de l'esprit arabe qui ne se nourrirait que de théologie musulmane et d'islamisme politique. C'est vite oublier le fondamentalisme chrétien de la République vertueuse, grand allié du fondamentalisme israélien qui présente Israël comme incarnation et suprême représentant, en tant qu'« État juif », du judaïsme à l'échelle internationale. C'est oublier les alliés de ces deux États, « les plus éthiques et vertueux au monde », l'Arabie saoudite, le Pakistan et la Turquie, des États à haute prétention religieuse. D'où le missile tire-t-il son énergie ? Du basculement académique et médiatique, tant en Europe qu'aux USA, sur l'« islamisme politique », de telle façon, dit Georges Corm, que la pensée arabe moderne n'aurait jamais connu Rifaâ Rafia Al-Tah-Tawi, Taha Hussein, Mohamed Abdou, Djameleddine Afghani, Abderrahman Kawakibi, qu'elle ne tiendrait que dans les prêches de Hamid Al-Ghazali, Ibn Taymiyya, Ibn Abdelwahhab et Saïd Qutb. C'est une autre façon de réduire les têtes ! L'Académie ne bascule pas de son propre élan, l'emprise de ses sponsors financiers et les critères d'excellence, les honneurs et promesses de cooptation qu'elle attend des élites, sont toujours là pour la rappeler à l'ordre. Comment expliquer ce basculement ?

Georges Corm, évoquant « le binarisme simpliste des situations complexes au Moyen-Orient », explique :

D'abord, seuls les États entrent en conflit et toujours pour des motifs de puissance profane ; les civilisations, elles, sont en interaction positive ou s'ignorent suivant les intérêts profanes des dirigeants des États. Ensuite, accepter de promouvoir un dialogue des civilisations ou des cultures ou des religions, comme antidote à la thèse du choc, c'est en fait renforcer cette thèse, puisque la raison du dialogue qui prétend contribuer à la paix vient confirmer la thèse que les civilisations, cultures et religions constitueraient les vraies causes des conflits et non point l'ambition et le manque de scrupule<sup>3</sup>.

Le « dialogue des civilisations » à l'initiative de l'« Occident judéo-chrétien », brille au palmarès de la série « Prends-moi pour un con ». La « néolibéralisation » de l'Europe s'accompagne d'une construction identitaire anti-historique, amnésique. La conjonction de deux monothéismes (judéo-christianisme) dont l'un, pourtant, s'est constitué en opposition radicale à l'autre, installe une mentalité apocalyptique de la fin des temps qui confère une signification spirituelle à la pulsion de mort que la guerre contre le terrorisme dans le contrôle repressif du chaos titille à chaque instant.

Il y a toujours une *story*, une trame « storique », qui sous-entend l'idéologie, incapable par elle-même en raison de ses rapports au réel (c'est la condition *sine*

---

3. Alex Anfruns, « Georges Corm : Parler de "jihad" dans le cas des opérations terroristes est une aberration », *Investig'Action*, 31 mars 2016, p. 6.

*qua non* de tout *discours politique sur le réel*) de transfigurer l'argent, lui attribuer le don initiatique des métamorphoses. L'argent ne se représente pas (*Gold is God, Geld ist Gott*), la puissance aujourd'hui ne tolère même plus d'avoir comme support les effigies des représentants du pouvoir, politique ou culturel, sous l'espèce de papier-monnaie dont le stockage dans les paradis fiscaux, autres que ceux du Delaware, du Wisconsin, du Dakota du Sud et du Colorado, constitue un obstacle au *Total Banking*, à l'épiphanie de la philosophie de l'argent, à l'achèvement du processus de déréalisation. La monnaie numérique comme archange anti-corruption ! À vos *running shoes*, néo-victoriens et néo-victoriennes, ne manquez pas le dernier wagon du train *Magical Mystery Tour*, à bord il y a un orchestre, composé entièrement de juges et d'avocats dont le plus grand *hit* est : *When the saints go cashless (But with a Big Stick)*.

Le pléonexie chrématistique, l'appétit du gain, se dédouble en type humain supérieur doté d'un pouvoir de classification éthico-esthétique se soutenant d'un récit de sublimation. Le *drive* pléonexique apparaîtra comme *quête du Graal*. D. Graeber fait remarquer :

D'où vient cette image du chevalier errant, parcourant les forêts d'une mythique Albion, défiant des rivaux, confrontant des ogres, des fées, des mages et des bêtes mystérieuses ? La réponse devrait être claire maintenant. En réalité, c'est simplement l'image sublimée, romanticisée que les marchands voyageurs se faisaient d'eux-mêmes<sup>4</sup>.

L'« Occident judéo-chrétien », l'Union européenne pour être plus précis, a rejoint les USA et Israël dans l'épopée d'accomplissement des prédictions et malédictions de l'Ancien Testament, dans l'obéissance qu'exige le Pacte avec Dieu ou Yahvé. L'UE se sera dotée d'un drapeau universel, le cercle de douze étoiles d'or sur fond bleu d'azur. Ces étoiles ne correspondent pas au nombre des États membres de l'Union, mais à un *Nombre Parfait*, tel qu'il émane du songe de Joseph (*Livre de la Genèse*) et de la femme enveloppée de Soleil (*Livre de l'Apocalypse*). L'Europe, c'est Marie, la Femme immaculée, qui s'offre au condominium de la Loi et du gros bâton ! Le *bloc* occidental est soudé derrière Dieu et c'est la « civilisation judéo-chrétienne » tout entière, dont la pointe avancée au Moyen-Orient se nomme Israël, qui occupe la Palestine ! Les États-Unis se voient depuis le début comme *shining city upon a hill* ; pourquoi la Nouvelle Europe ne se concevrait-elle pas comme les *Douze Portes* qui ouvrent sur la Jérusalem céleste ?

---

4. D. Graeber, *Debt : The First 5000 years*, New York, Melville House, 2011, p. 295-296. Traduction de : « *Really, this is just a sublimated, romanticized image of the traveling merchants themselves : men who did, after all, set off on lonely ventures through wilds and forests, whose outcome was anything but certain.* »

La table est mise pour le « dialogue ». L'Autre (les Arabes, y compris les non-musulmans, et les autres musulmans) est prié de se cantonner dans son rôle de partenaire en Altéristan. S'il le joue bien, l'Occident se montrera disposé à se laisser chatouiller par le divin-de-l'autre, écrit Thierry Hentsch qui se demande : « Pourquoi l'islam devrait-il absolument montrer un visage que l'intellectuel occidental puisse aimer et embrasser sans réserve ? Bien plus, pourquoi faudrait-il qu'il n'ait qu'un visage<sup>5</sup> ? » Un seul visage ! Celui de la religion ! La *philonexie a un prix : la dépolitisation*. Le « dialogue » s'instaurera donc sur le tape-cul transcendantal du « Je suis Dwight D. Eisenhower » d'où pourront dériver tous les « Je suis Charlie » de ce monde. Le 3 juillet 1958, le *General of the Army* et 34<sup>e</sup> président des États-Unis, le Ike du Nuke (il était très porté sur la guerre nucléaire), avait exprimé le contenu théologico-spirituel de la Guerre froide :

Je vous assure que je ne manque jamais, lorsque je m'adresse par écrit ou de vive voix à des dirigeants arabes, de souligner l'importance de la spiritualité dans nos relations. Selon moi, notre foi en Dieu devrait nous donner un objectif commun : la lutte contre le communisme et son athéisme<sup>6</sup>.

Au bout de la Guerre froide, la *guerre spirituelle*, sans fin, comme le « dialogue » !

\* \* \*

On ne se rencontre qu'en se heurtant et chacun portant dans ses mains  
ses entrailles déchirées accuse l'autre qui ramasse les siennes.  
– Gustave Flaubert

La force de la modernité permanente, c'est l'impossibilité d'épuiser le néant.  
– Peter Sloterdijk

Le récit du divin, le récit du capital divinisé, met en scène trois « personnages » : les élites, les « classes moyennes » et l'Autre.

Le Graal est la forme abstraite, pure, sublimée du capital financier, il trace l'itinéraire initiatique des chevaliers qui coïncide avec les routes commerciales. L'argent n'engendre pas que de l'argent, il crée de l'ascèse spirituelle : éthique du capitalisme et élites initiées. L'argent s'accumule entre *Homoioi*, entre égaux, Frères maçonniques ou Frères musulmans, entre membres du même groupe initiatique-confrérique dont le droit de s'organiser contre « la tyrannie de l'État » irrigue les

---

5. Thierry Hentsch, *L'Orient imaginaire. La vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Minuit, 1998.

6. Ian Johnson, *Une mosquée à Munich. Les nazis, la CIA et la montée des Frères musulmans en Occident*, Paris, JC Lattès, 2011.



*Rights and Liberties* et la Constitution américaine qui promeut non seulement la préséance du privé sur le public mais surtout le droit du premier de s'organiser *contre* le second, synonyme de « tyrannie de la majorité ». Les élites lockéennes ont toujours su que la démocratie était fondamentalement un rapport de forces favorable au peuple, à la majorité. Imaginez le pied qu'elles se prennent à financer les « intellectuels vertueux » qui ont, à toutes fins pratiques, colonisé tous les départements de sociologie, d'études politiques, d'histoire pour répandre l'esthétique classificatoire du pauvre, la bonne parole des « minorités », la bonne nouvelle que le « peuple » n'est (et n'aura été) qu'un synonyme pour agrégat démagogique, voire fasciste ! Que désormais les lieux et enjeux réels du pouvoir ne se trouvent pas dans les organisations et la *propriété lucrative* mais dans les cuisines et dans les toilettes qui ont semble-t-il dé-trôné les chambres à coucher !

Les élites lockéennes ont toujours cultivé le secret, exercé le pouvoir dans les coulisses du pouvoir. Elles ont misé, dès les débuts du capitalisme, sur l'organisation parce que l'on ne possède pas, spontanément, naturellement, la science de la garde du troupeau et de l'égorgeement. Elles doivent elles-mêmes recourir, comme le recommandait Platon, à la torture initiatique : *organisational-born again killer*. L'organisation est le second baptême des élites *born again* avec Skull and Bones (Yale), the Pitt Club (Cambridge, UK), the Porcellian Club (Harvard), the Bullington Club (Oxford, UK) ; avec le Groupe Bilderberg, The Traveller's Club (UK), l'Automobile Club de France... Le Club Select, c'est l'authentique tatouage initiatique. Les rois-philosophes, les Archontes du néolibéralisme, Friedrich Hayek et Leo Strauss dispensaient aux *happy few* un savoir ésotérique, que Roberto Calasso résume en deux phrases : « L'égalité est une qualité produite par l'initiation, elle n'est pas donnée dans la nature et la société ne saurait la concevoir si elle n'était pas innervée par l'initiation<sup>7</sup>. » Le management n'est pas simplement la science de l'organisation, initiation incorporée, mais production hallucinante de la réalité au sein de laquelle les conséquences de l'intervention ne comptent pas puisqu'elles sont déjà intégrées comme « risques » dans le processus d'intervention sur le réel, le corps du délit, qui doit disparaître. La confrérie des Égaux savoure la saveur de la « société du savoir » dont la *Kubernésis* a avalé le monde. Et l'on assiste à la récurrence de l'*Archè*, du pouvoir sur l'esclave. Le néolibéralisme, ce n'est rien d'autre que la greffe du récessif sur l'évolutif, une machine à remonter le temps, dit Régis Debray dont il faut saluer le sens de la formule : « l'Inca fait retour », « un excès de Coca-Cola à l'entrée donne un excès d'ayatollahs (signes de Dieu) à la sortie. » Au sommet de l'évolution : l'archaïque organisé, l'organisation comme dressage de la horde primitive (la Multitude).

Les classes moyennes sont indissociables du conte de fées qui narre leur importance. Il ne suffit pas qu'elles soient indispensables à la démocratie, elles sont

---

7. Roberto Calasso, *Les noces de Cadmos et Harmonie*, Paris, Gallimard, 1998.

la démocratie. Le conflit, donc le politique, est caduc. Les classes moyennes incarnent la translation immédiate de leur mode de vie en démocratie effective. Leur opinion étant directement opérationnelle, elles ne demandent rien d'autre que l'identification de la représentation avec la gestion de leurs intérêts. Elles vont au musée comme elles se rendent à la montagne ou à la mer et à chacune de leurs randonnées s'ajoute une plus-value culturelle. Les biographies colonisent le champ littéraire et les recettes de sagesse pour accomplissement personnel tutoient les sommets philosophiques. Les usines se transforment en lofts ou en condominiums, tandis que des expressions comme « l'Atelier » ou « La Fabrique » ne désignent plus que des noms de chics restaurants. Tout se trouve à leur disposition et elles disposent du passé comme d'un article de consommation. Dans l'Empire du Bien pacifié, évolué, en constante progression, les classes moyennes sont devenues « modernes » et « progressistes », c'est-à-dire « innovatrices » et « créatrices ». Elles ont fini par croire à leur originalité, que la première nouveauté venue vaut tous les matins du monde, à s'estimer en mesure comme en droit de tâter du dividende élitaire, de revendiquer un élitisme moyen, ce qui revient à évaluer mimétiquement ses propres pratiques selon le modèle classificatoire de l'esthétique. Les classes moyennes rivaliseront en « différences » donc en modernité dans l'acceptation que toute innovation représente un « progrès ». L'économie libérée des entraves du passé, des rigidités syndicales et réactionnaires intronise le néolibéralisme comme fédérateur éthico-esthétique, suprême découpeur entre le Bien et le Mal, entre le Nouveau et l'Ancien.

Seulement voilà : avec les victoires électorales de François « Je crois en l'Esprit » Mitterand, de Bill « *Blow Job* » Clinton et de Tony « *I'm a believer* » Blair, les classes moyennes emportées par un narcissique élan, crurent célébrer le chant du coq de leur irrésistible ascension, alors que dans les coulisses du pouvoir, les Archontes du capital et les managers-philosophes s'étant au préalable assurés d'avoir placé leurs éphores dans les médias et les grands ministères de l'État, œuvraient déjà à la partition de leur chant du cygne, avec un nouveau scénario intitulé *The Party is over*.

Surfant sur la crête moutonneuse des classes moyennes, les élites lockéennes et lockéanisées se déclarent « décomplexées ». Le temps des complexités et de la pensée est révolu, aller au plus simple ne doit pas donner de complexes. L'évolution, c'est l'involution. *Back to Basics !* Le « plus simple » signifie : pouvoir absolu de l'*overclass* élitaire sur l'homme zoologique, retour à la case départ. L'archaïsme fait la nique à l'histoire, c'est-à-dire la tradition démocratique. L'*homo technologicus* n'a besoin que du cervelet qui ne dort que d'un œil de cyclope dans l'accélération de la discordance entre le temps de la technologie constamment révolutionnée et celui de la culture, toute médiatique soit-elle. Eric Hobsbawm<sup>8</sup> parle des conséquences socio-politiques disproportionnées de la « mondialisation économique » et des guerres qui

---

8. Eric Hobsbawm, *L'Empire, la démocratie, le terrorisme. Réflexions sur le XXI<sup>e</sup> siècle*, Bruxelles, André Versaille, 2009 [2007].

l'accompagnent (petites guerres, grandes catastrophes), en ce sens qu'elle amplifie l'impact de la guerre sur les populations civiles. Pour les élites, la civilisation des mœurs est devenue trop alambiquée, la démocratie trop « complexe », trop compliquée. Il est grand temps de réduire le mouvement historique, de renverser la dynamique de l'Occident. On connaît la suite : l'exhibition identitaire s'est transmuée en inflammation identitaire, le système esthétique des classes moyennes en système immunitaire et leur mimétisme élitare en demande sécuritaire.

Durant les quarante dernières années, celles qui ont vu les élites actionner l'ascenseur pour le compte des classes moyennes qui ont cru à leur prodigieuse auto-ascension, l'Autre n'a pas été en reste. Il a laissé tomber la charrue, les bœufs et tout le paquet pour venir gonfler les centres urbains ou les oligopoles de ce qui fut le Tiers monde. En règle générale, cet Autre n'a plus qu'un but, émigrer. Les flux migratoires s'accroissent dans un contexte explosif : perte de la maîtrise des États sur leur territoire, perte de légitimité dans ce qu'ils s'estiment en droit d'attendre des citoyens ; crise de l'identité nationale amplifiée par l'échec de sa redéfinition en termes culturels-communautaristes ; urbanité débridée et anomie croissante de la vie urbaine ; effondrement planétaire du système traditionnel d'autorité et absence d'alternative à ce système. Il convient d'ajouter la dissolution des sciences humaines dans l'interventionnisme en « problèmes sociaux », censé remplacer la connaissance de soi de la société et de son élément subjectif, l'individu. L'Autre n'est pas plus con qu'un autre. Pourquoi s'intégrerait-il à un système de contrôle à l'intérieur duquel il entre *a priori* comme un problème à résoudre ? Pourquoi s'intégrerait-il pendant qu'« émigrer ne signifie plus choisir définitivement entre deux patries » et que le principal document d'identité, au XXI<sup>e</sup> siècle, n'est plus la carte nationale mais le passeport ? souligne notre auteur. À l'*ubi ferus, ibi patria* de l'élite, correspond l'*ubi bene, ibi patria* du migrant (là où l'on usure, là est la patrie ; là où on est bien, là est la patrie).

L'Autre n'est pas plus con qu'un autre, le « téléphone arabe » passe par les téléphones portables de dernière génération, les antennes paraboliques et le câble. L'Autre n'a pas attendu d'émigrer en Occident pour s'intégrer à la secte technologique planétaire ! Bombay est à la pointe de l'informatique et c'est là que l'intégrisme se porte le mieux, fait remarquer Régis Debray. On ne compte plus les ingénieurs et les informaticiens dans les rangs de l'AKP du sultan Erdogan ou ceux des Frères musulmans de Morsi. L'Autre aussi a ses élites qui, souligne Georges Corm, « envoient leurs enfants non point à La Mecque ou à Islamabad faire leurs études, mais bien dans les grandes universités européennes et américaines [...] des dizaines de milliers d'entre eux choisissent de demeurer en Europe ou aux États-Unis après la fin de leurs études<sup>9</sup> ». Certes, la Westminster Royal High School, la

---

9. Alex Anfruns, « Georges Corm », *op. cit.*, p. 6.

Harrow School et Eton College forment un trio de choix, mais les élites du centre lockéen ne rechignent pas à venir recruter sur place les futures élites locales dans le « bon parti du dialogue » : The Karachi Grammar School (Pakistan), Trinity College (Sri Lanka), The Raffles Institute (Singapour), The Rachid School for Boys (Dubai). L'initiation élitaires-élitiste commence par de telles écoles préparatoires (*preparatory schools*) au curriculum britannique et se parachève dans les universités américaines : The John Kennedy School of Government (Harvard), The Fletcher School of Law and Diplomacy (Tufts University), The Paul Nitze School for Advanced International Studies... Ces écoles préparatoires produisent de l'homogénéité, font passer à leurs élèves les mêmes tests cruciaux *business minded* : TOEFL, SAT, GRE, GMAT. La transnationalisation des élites s'arrange avec le « choc des civilisations », version apocalyptique du contrôle chaotique des processus de greffes du non-Occident sur l'Occident et de rejets de greffes « pré-emptivement » promis à un traitement religieux. L'Occident judéo-chrétien avec ses « sociétés pluri-religieuses », ses Altéristans universitaires et collégiaux où la critique de la religion fait figure d'abominable dahut quand elle n'est pas promise au cadavre, avec sa bien-pensance médiatique-gouvernementale « cyclo-scopique » qui voit des « communautés » là où il n'y a que enclaves ethniquement purifiées et de la « différence culturelle » là où il n'y a que suppléments pour la consommation et, dans certains cas, « réaction adaptative » aux « tentations de la consommation », l'Occident donc semble avoir fourgué au musée la lutte politique pour la *politeia*, la suprématie du *Dêmos* au sein d'un espace public de confrontation *entre les classes* autour des finalités collectives à caractère civilisationnel qui transcendent les intérêts particuliers. Devrions-nous, frappés par une étrange prophétie – « le XXI<sup>e</sup> siècle sera religieux ou ne sera pas » (A. Malraux) – nous résigner, dans l'attente d'une terrible Révélation, à la dépolitisation ?

\* \* \*

Le *projet néolibéral* – féodalisation totale sous la coupe des organisations, adossée à l'*American Project* – et la guerre perpétuelle comme contrôle du chaos forment le contexte de toute pratique politique, c'est-à-dire de tout *projet*. Si celui-ci consiste à défendre le travail infini de la différence, « dans le meilleur des cas, la référence à l'infini provoque l'immobilisation de la critique anticapitaliste au stade de la critique simple – une critique qui devient aussi infinie, répétitive, tautologique. Dans le pire des cas, une critique de ce type bascule dans l'apologie du marché ». Boris Groys ajoute :

L'irréductible, l'inhomogénéisable, l'infini, le royaume virtuel des hétérogénéités et des différences ne sont en réalité que le pluralisme bourgeois sans perdants du marché, le capitalisme comme utopie, le marché à l'état paradisiaque. Selon les orthodoxes-marxistes, il s'agit visiblement d'un opium du peuple néo-théologique – destiné

cependant, cette fois-ci, aux intellectuels qui aimeraient continuer à cultiver indéfiniment leurs différences<sup>10</sup>.

Tout projet forme avec le contexte une identité de la non-identité, « si A est un projet, le non-A en est le contexte ». Quel est le contexte de l'*American Project* ? Tout ce qui résiste aux organisations et à la puissance militaire étasunienne, tout ce qu'il reste encore de souveraineté nationale et politique, autrement dit la *pluralité* des espaces nationaux et des citoyennetés nationales, la pluralité des expressions politiques d'une commune appartenance à l'humanité. Pas besoin d'être Jérémie pour deviner le sort qui est promis à la pluralité quand elle passe sous le massicot de l'infiniment décomposable multiculturalisme de dépolitisation. La pluralité pose une limite au capital qui, comme l'a souligné Marx, ne reconnaît pas d'autres limites que les siennes. Il appartient aux Archontes, stratèges et éphores du capital d'administrer, gérer la limitation. Celle-ci ne saurait être identique à celle d'un projet révolutionnaire qui la comprend comme son contexte, au même titre que la perspective néolibérale de l'ouverture comprise comme extension des réseaux de communication. Toutes les trames narratives qui englobent l'idéologie, ont toutes le même *pitch* : des sujets cloîtrés dans leur identité s'épuisant dans la tautologie infinie du travail de la différence que le marché transforme en concurrence pour le financement : « Pour que les différences et les hétérogénéités s'accroissent dans la dispute infinie, il faut également de l'argent – des conférences, des symposiums, des publications et des projets financés par diverses fondations. Plus on a de financements, plus on a de différences et d'hétérogénéité, plus on a d'identités culturelles et sexuelles<sup>11</sup>. » Dans le multiculturalisme, la « culture » est le maquillage de la pompe à finances. À ce compte-là, Daesh fait bien mieux. Avec la solde vient la renaissance dans la sensation physique que procure un sublime théâtre de la cruauté d'où s'engendre l'*Açabiyah* (esprit de corps) propre à une *Kriegsgenossenschaft* (camaraderie de guerre). Leni Riefenstahl aurait dit : avec la solde vient le *Triomphe de la volonté*. Sophocle se serait sans doute exprimé ainsi : *Eupsychia* ! (la vaillance au combat).

\* \* \*

Faites-leur avaler le mot, ils avaleront la chose.

– V. I. Lénine

*They quote Burke, but rely on the Attorney-General.*

– William Hazlitt

La conquête de la démocratie : qui décide de l'ouverture de la société ? Qui impose les lignes de la limitation ? Combien de temps allons-nous obtempérer à l'*expansion*

---

10. Boris Groys, *Le post-scriptum communiste*, Paris, Maren Sell, 2008.

11. *Idem*.

*du même* par différenciations successives ? Le même qui se déconstruit indéfiniment reste toujours le même. Et l'on obtient le même acquiescement à la guerre contre « les dictateurs qui bloquent la déconstruction » censée faire confluer toutes les différences dans l'équité ultime en Dieu. Tout ce qui a été construit est arbitraire, tout le réel est arbitraire face à Dieu en qui s'abolissent *toutes* les discriminations, tout écart entre les mots et les choses, toute différence entre les sexes – toutes les discriminations selon la chair et selon l'esprit.

Il y en a, et ils sont nombreux, qui pensent que la construction n'est tellement pas arbitraire qu'ils espèrent une re-construction, le *califat* par exemple, qui leur apparaît comme la réponse la plus moderne qui soit, et la plus logique, au démembrement du Moyen-Orient. En quoi ce califat ne serait-il pas contemporain ? Premièrement : « *We want the caliphate, and we want it now* » ; deuxièmement : ce n'est pas une vue de l'esprit, il se creuse dans l'histoire et la culture du Moyen-Orient et, à ce titre, il est moins fictionnel que l'architecture issue des accords Sykes-Picot ; troisièmement, les rêves parfois se réalisent, comme le rêve de Zion ; quatrièmement, ce Califat est tout aussi légitime que le « Califat européen », dirigé par la Troïka. D'autres veulent s'en remettre à un *Strong Man*, à un Démagogue qui les protégerait d'un assujettissement aux régulations systémiques, de la pléonexie de l'élite aristocratique, qui ferait pencher la balance du rapport de forces en faveur du *Dêmos*, de la *Démokratia*, face aux *Rights and Liberties* et à la *Political correctness*, armes renifleuses de la moindre manifestation, au sein de ce *Dêmos*, d'un quelconque pouvoir, transformé illico en « abus de pouvoir », ou en domination de l'homme blanc (« hétéronormé » et « binaire », attardé de l'évolution, dépassé par le progrès).

Donald Trump : la revanche des classes travailleuses invisibles sur la *Qaeda* classificatrice des données religieuses, ethniques, « genrées », minoritaires, tout ce qui pourrait entrer *namby-pamby* dans le registre des victimes passives, de ceux et celles – *lower-class whites* – qui, de façon très réaliste, ne perçoivent aucun « *empowerment* » dans une ambulation « crabesque », horizontale et transversale, au pied des Maîtres. Pour les maniaques forcenés de la *Qaeda* sur laquelle sont couchées toutes les différences, ces attardés ont le tort de ré-introduire la hiérarchie. Celle-ci a l'inconvénient de conceptualiser un ordre de valeurs, ancré dans la durée, potentiellement contrafactuel, sur l'échelle de la représentation politique dont l'historicité signifiante s'oppose radicalement à leur présence concurrentielle dans la pure spatialité présentiste du marché censé les tenir, transversalement, au même niveau. Sans l'équilibriste et très libéral marché auto-régulateur, que deviendrait l'« anarchie des autonomies » ? Concept et hiérarchie sont du côté du temps (des strates sociohistoriques de la signification) qui les confronte à l'espace extensif des organisations en expansion.

\* \* \*

Les autonomies, les différences, sont parfois mises en échec par le jeu des financements, il leur faut donc travailler à une extension théologique du marché, à une rencontre future avec Dieu, seul en mesure de garantir le succès de toutes les différences. Pour atteindre la Divine Démocratique Absolue *Qaeda*, s'impose une propédeutique néoténique (venez à moi, les petits enfants !), une pédagogie du genre « dessine-moi un mouton », une puériculture social-démocrate en somme, que Walter Benjamin, dans ses *Thèses sur le concept d'histoire*, jugeait en ces termes : « À cette école, la classe ouvrière désapprend tout ensemble la haine et le sacrifice. Car l'une et l'autre se nourrissent de l'image des ancêtres asservis, non de l'idéal d'une descendance affranchie<sup>12</sup>. »

On peut éprouver cette haine en s'arrêtant sur la dernière image du film de Bertrand Tavernier, *Que la fête commence...*, ressentir dans le regard de la mère pointé sur le carrosse des aristocrates qui vient d'écraser son enfant ce qu'elle ressent, ou bien viscéralement l'éprouver en fixant le sinistre Hôtel de France au pied de la gare de Portbou, là où Benjamin s'est donné la mort... À ce sujet, le regretté Tim Mason écrivait : « *If historians do have a public responsibility, if hating is part of their method and warning part of their task, it is necessary that they should hate precisely*<sup>13</sup>. »

Donald Trump : Trumpenstein, un monstre à la Frankenstein, cette créature que l'*overclass* avec les organisations et ses guerres a créée et qui maintenant lui fait peur, l'a fait paniquer – les super faucons néo-cons, Eliot Cohen et Robert Kagan, le mari de Victoria « *Fuck Europe* » Nuland, se sont fendus d'un cri de guerre : « The only choice will be to vote for Hillary Clinton! », cri soulevant les passions d'un *Trumpenproletariat* qui réclame pour lui-même et face aux *Übermenschen* seigneurs des archaïsmes progressistes avancés, « *a kind of freedom, a freedom to hate* », écrit Paul Street.

\* \* \*

Le fascisme peut revenir sur la scène à condition qu'il s'appelle antifascisme.  
– Pier Paolo Pasolini

Les peuples « ne veulent peut-être pas la guerre, écrit Georges Bernanos, mais ils en veulent les causes, et, lorsque la catastrophe est devenue presque inévitable, ils se jettent dedans avec frénésie, pour la raison que les leçons de la précédente ne leur ont servi de rien<sup>14</sup>. »

---

12. Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », trad. M. de Gandillac, R. Rochlitz et P. Rusch, *Œuvres III*, Paris, Gallimard, 2000, p. 437-438.

13. Tim Mason, *Nazism, fascism and the working class*, Cambridge, CUP, 1995, p. 230.

14. Georges Bernanos, « Le chemin de la Croix-des-Âmes », *Scandale de la vérité, essais, pamphlets, articles et témoignages*, Paris, Robert Laffont, 2019 [1948], p. 987.

Ces causes, quelles sont-elles ?

La « civilisation machinique » en impose à l'imagination limitée de l'individu qui, face à la puissance des logiques impersonnelles, ne dispose d'aucun moyen ou, du moins, ressent la futilité de sa panoplie, la vanité de ses outils. Il s'y est habitué, souligne Bernanos, il s'y est résigné, si bien que n'importe quel régime est en mesure d'accorder un « type d'homme » à son système, qui se contente de vouloir ce que la technique peut lui donner. La civilisation des machines a créé « un type inférieur d'homme blanc » qui, parce qu'il a accès à la technique, développe « une foi aveugle en lui-même, en sa propre efficacité ». Ce type d'homme, pratique, performant, se sent irréfutable, d'autant plus porté à désigner l'opresseur qu'il ne fait qu'obéir aux ordres du progrès : « Nous sommes ainsi menacés d'un racisme élémentaire, positif et réaliste, basé sur la notion du progrès, mille fois plus impitoyable que n'importe laquelle des mystiques qui ont ensanglanté les siècles. Pour cette espèce d'homme, chers amis, non moins que pour les systèmes dont la discipline est le principe et l'uniformité la règle, vous êtes différents, c'est-à-dire ennemis<sup>15</sup>. »

Qui se prévaut d'accéder aux moyens (l'homme moyen, écrivait Jean-Paul Sartre, dépend désespérément des moyens) défendra bec et ongles l'hétérotopique système des moyens qui lui permet – en fournissant, entre autres, les réseaux de la propagande médiosphérique – de dénoncer « tous les racismes » à partir de la position centrale, méta-raciste, qu'il ou elle occupe de l'intérieur du système financier, scientifique et technique.

Qu'est-ce que le méta-racisme ? L'enfermement positionnel de toutes les différences à l'intérieur du même fonctionnement dans l'étant, du même type d'homme ! Accepte d'abord la loi de la déconstruction, d'un même mode d'être qui exige que tout soit voué aux poubelles de l'Histoire, y compris le monde, qui n'est rien d'autre que le devenir de la chair destinée à se dissoudre dans l'écosystème ; accepte le nouveau type d'humain ouvert à tous les défilés, même et surtout ceux convoqués par les criminels d'aujourd'hui qui seront ses bourreaux de demain ; ouvert donc, mais sans déchirure, à toutes les déclinaisons possibles et envisageables, mais obligatoires de son identité (*Poètes vos papiers ! Papieren ! Documenti !* Plus besoin de contrôle, l'auto-gestapisme est compatible avec la liberté à roulettes) ; sois ouvert à la révolution permanente qui débouchera sur le métabolisme accompli entre les flux du capital et les fluides gélatineux de tes organes... accepte d'être en avance d'une décomposition sur ton cadavre ajourné, la parousie de la déconstruction ! Accepte tout cela, alors toutes les différences, comme jadis à Salamanque, les « différences indiennes », de sollicitude dominicaine intoxiquées, viendront ramper jusqu'à ce qui, chez toi, tient lieu de reconnaissance désormais – jusqu'aux portes de ton lazaret...

---

15. Georges Bernanos, *Essais et écrits de combat*, Paris, Gallimard, 1995, p. 690.



À l'université s'activent des commandos identitaires exercés aux missions de reconnaissance... J'ai cité Giulietto Chiesa – *Perchè* « Je suis Charlie » ? *Che* « je suis » *mi pare già sufficiente* ! Je suis, c'est-à-dire je suis un être scindé, non un ego blindé, ouvert, dans le sens, « j'ai une plaie ouverte » ; je suis une contradiction *vivante* ; ma conscience, c'est l'os du symbolique au travers de la gorge... les coups de pied au cul reçus qui ne se perdent ni dans la norme ni dans le décor... Cet « embêtement radical », disait Gustave Flaubert, tel le rire édenté de l'ignominie, qui « reparaît à propos de tout »... La conscience ne tient plus dans mon froc, elle a crissé son camp dans l'actuarisation postcoloniale de mon ingénierie identitaire ; elle fait du *lipsing* sur la table des données des états colonels de l'identité ; elle joue des claquettes dans le portefeuille de mes titres valorisés, de mes valeurs titrisées ; elle va même jusqu'à envisager de se mettre à poil si c'est pour émoustiller la loi de la baisse tendancielle du taux de notoriété...

Le moi narcissique néolibéralisé est un trou noir qui engloutit tout, qui a faim d'« altérités » (le trou noir de la dette a soif de liquidités), il tend vers la fusion cannibale avec le dieu systémique. Qu'est-ce que l'identitarisme ? Le ravalement individualiste de l'identité, l'externalisation exhibitionniste sans fin de la fêlure, du conflit interne à l'individu, subjectivement unifié, amputé de sa genèse, qui refoule son intériorité en même temps que le coût qui l'a engendré.

\* \* \*

*In any society freedom of thought will probably be of direct significance only for a small minority.*

– Friedrich A. Hayek

Les hommes d'affaires écrivent aujourd'hui la musique de leur publicité sur des thèmes de gauche.

– Nicolas Gomez Davila

La culture progressiste en pleine expansion produit du culturel comme le capital engendre du capital, elle ne cesse de bâfrer sa différence avec le monde. Quand il n'y a plus rien de caché, il n'y a plus rien à révéler, il ne reste plus qu'à parader, qu'à se montrer dans la pratique de l'interventionnisme. Les Zoïles et les saltimbanques zélés du culturel-qui-ne-se-repose-jamais s'empressent d'indiquer à la *Theoria* le chemin du bûcher et de l'autodafé. C'est d'ailleurs ce que m'a confirmé Lénine qui a enjambé son cercueil de verre pour venir s'allonger sur le divan de mes pensées : garde-toi à droite, c'est entendu, mais surtout garde-toi à gauche, je te fiche mon billet (pour le Bolchoï) que les « progressistes », les empouilles de Salem, à l'avant-garde du progrès lui-même, qui marchent au-devant de leurs pompes, sont tombés dans une étreinte « transversale » avec les élites du capital. Telles Bacchantes et Érinées, pour les unes, ainsi qu'enragés carlins pour les autres, en essaims de vertu ou en meute

morale, toute la gauche n'attend plus qu'un signal, une Initiative du pouvoir pour se jeter sur la dépouille des « discours haineux ». Si, d'un côté, elle s'assure d'être en mesure d'homologuer ce qui est la « critique » et d'en détenir le monopole, de l'autre, en faisant appel au surmoïque pastoral tribunal, elle se joint aux archontes et à leurs éphores pour tirer à bout portant sur les grands éléphants noirs, qui viendront, surgis du fond des temps, « piétiner le banquet et réclamer leur ivoire ». Voilà un avertissement en forme de glose : la gauche occupe une place centrale dans le système immunitaire du néolibéralisme qui l'utilise pour « préempter » la lutte des classes.

Chez elle, le bâillon n'a rien perdu de son charme ni le syllabus de son éclat. Les rois philosophes, flanqués de leurs *suckers* subventionnés (les pions-soldats sur l'Échiquier du *General Intellect*), « jouent auprès des peuples le rôle du notaire d'un jeune prodigue qui s'étant gardé jusqu'au bout de présenter des comptes à son client, lui annonce un jour, tranquillement qu'il est ruiné<sup>16</sup> ». Et les actuaires, heureux de constater que l'assassinat de Berta Cáceres comme le coup d'État contre le Parti des travailleurs et le gouvernement de Dilma Rousseff ont laissé de marbre le consortium des *suckers* (« mais la moindre critique dans un journal les empêche de dormir »), organisent déjà la queue à la porte d'une grande guerre avec la Russie-Eurasie et la Chine. L'une des grandes prêtresses de *Mother Killer* Hillary, Celeste Wallander, n'a-t-elle pas déclaré : « Today's Russia is not the Russia we want ! » Par ailleurs, il ne faudrait pas oublier ce que le boudin blanc coké, Nicolas Sarkozy, a déclaré, « l'homme africain n'est pas encore entré dans l'histoire ». Traduction : l'Afrique n'a pas achevé sa ligature avec le Bloc atlantique occidental qui pourra, avec cette guerre, terminer l'abject « job » commencé en Libye, celui de saboter les économies des pays africains, d'enjuger leurs gouvernements, d'ensuquer leurs cadres en soumettant l'Afrique à un « esclavage postcolonial ». Le continent doit être privé d'Orient, interdit de ré-orientation... Quelle différence y a-t-il entre colonial et postcolonial ? Le Tribunal pénal international !

Toute cette fringale boulimique identitaire-altéritaire ne s'avère-t-elle pas un *one-way ticket project* calqué sur l'*American Project* ? S'indique alors la fonction sadique exercée par les avant-gardes futuristes dans le lâcher-tout capitaliste et qui consiste en une façon inédite de faire venir les individus à résipiscence, tenus qu'ils sont désormais d'abjurer leur être formé dans les formes de son co-apparaître avec le monde, d'expier l'altérité réelle du monde, de renier la dialectique identitaire entre l'autonomie radicale du sujet et son appartenance à une société commune, de traduire la perte d'objet (et de la séparation) en renfloueuse quête hystérique du Bien... d'emprunter leur objectivation à l'« extérieur », aux promoteurs de condominiums identitaires, aux designers des nouvelles lignes (et collections) de l'identité, aux détenteurs, sanctuarisés dans leur matrice méta-raciste, des capacités d'initiative

---

16. Georges Bernanos, « Le chemin de la Croix-des-Âmes », *op. cit.*, p. 987.

culturelle et de développement linguistique, aux tireurs de ficelles du langage, pièce maîtresse de la gentrification identitaire (les classes travailleuses poussées chaque jour un peu plus loin dans des zones d'invisibilité, dans les parages de l'indicible) au sein du système de crédit altériste qui va l'amble avec les banques, les ONG et le FMI (Fonds Monétaire Identitaire).

Quand éclatera, en plein boom de l'identité à crédit, la bulle identitaire ? Ce sera le Big Bang, *Born Again*, la manifestation de Dieu (ou de la Déesse) revêtu(e) d'un manteau de sang, de lymphe, de moelle et de grignons de cervelles identitaires : « Je ne suis qu'un banquier faisant le travail de Dieu » (Lloyd Blankfein, directeur de Goldman Sachs).

Et le stratosphérique capital, hors d'atteinte, transmue chacune de ses Initiatives, chacune de ses Réformes (du genre humain), en ange de la mort, en décision venue du ciel. Quand Michel Freitag définit le capitalisme (lockéanisme puritain transposé en Amérique), il ajoute l'épithète « décisionnel » à « organisationnel ». Pour en avoir discuté avec lui, je me souviens qu'il était très conscient de l'étymologie de *decisio*, dérivé de *decido*, *decadeo* (couper, frapper, tuer). La *customership* est une attraction fatale, mais elle ne suffit pas à rendre compte de l'adhésion-obéissance au néolibéralisme. La puissance d'exhibition techno-militaro-policière est telle qu'elle insinue dans les psychologies médusées cette menace – à tout moment les seigneurs de la guerre décident de mon sort. Lloyd Blankfein ne peut pas ignorer que Dieu décide : décape, décapite...

\* \* \*

La niaiserie, l'ignorance ou la peur, fût-elle même celle de l'enfer, ne forment pas les vierges. Ou du moins cette sorte de virginité me paraît aussi bête que l'espèce de chasteté obtenue par la castration.

– Georges Bernanos

Je marchais dans le parc La Fontaine quand, soudain, tombant en arrêt devant un cercle de joueurs de frisbee, j'éclatai de rire : *Laughter in the Park!* L'art du lancer transversal, l'utilisation efficace de la transversalité par la gauche-frisbee-ça-plane-pour-moi, qui vient de patenter, à la volée, un frisbee de première compétition : « la subalternité trans-européenne » ! J'en suis tout trans-porté ! Les noces circulantes des corporations transnationales avec la « transsubalternité. » Le mot « subalterne », au même titre que les préfixes « post » et « trans », dégage une acoustique irrésistible. À peine l'a-t-on évoqué, énoncé que c'est Noël sur terre, la mer Rouge qui se fend en deux, le Satori immédiat, la lévitation, les *Squeaking Baby Trumpets of Sedition* métamorphosées en Trompettes de Jéricho, la pierre philosophale au bout de la transe du « trans »... Ça vous requinque l'« amour du pauvre » qui, à l'ère du « post », avait fini par avoir l'air *low cost*.

La gauche ne lève jamais les yeux, elle bizoune dans le transversal, dans les latitudes de l'attitude, où elle est autorisée à pratiquer la nuisance, la dénonciation,

l'excommunication, le lynchage... Une espèce de « vengeance » toute particulière, latérale, qui la tient occupée dans son interminable adolescence et qui, parfois, lui procure le *buzz* médiatique dont elle a besoin pour envelopper son insignifiance d'un apostolique halo.

Décidément la néo-adolescence, l'adolescence permanente (la Révolution post-trotskyiste ?) et confuse – comment expliquer, d'un côté, le continuel dégoût du Père dans le compulsif vomissement du « patriarcat » et, de l'autre, le martial cirage de bottes des états-majors des armées, le chevrotant léchage de culs de tous les Pères Fouettards, aèdes néocons, muezzins hardcore des « frappes aériennes » ? –, à part jouer le dindon de la farce humanitaire, n'a pas grand-chose à se mettre sous la dent. Aussi, s'abandonne-t-elle, menottée à son interminable rosaire, à l'invocation rituelle des multiples figures de la « Différence », qui se fondent toutes dans l'effigie mystique d'un androgyne Baphomet... Que cela est étrange ! Ah, oui, j'allais oublier : le pouvoir des sans-pouvoir ? Pourquoi pas la grandeur civilisationnelle des centres d'achats ? Le baiser melliflu de la matraque ?

La Sénestre, activiste et progressiste, dix fois par jour scandalisée, indignée, crinquée au cri des « agressions », plus disposée à se faire aimer que soucieuse de se faire craindre, s'obstine à chercher dans le capitalisme total et absolu, l'Autre du capitalisme, là où tout est conformité morale et sororale chorégraphie, où, par miracle, les chiens font des chats, où la moindre prise de bec, le plus anecdotique taponnage entre deux individus, la plus petite escarmouche, témoignent d'un quantum de violence supérieur à celui de Bagdad, Alep, Syrie et Gaza réunies...

Toujours identique à elle-même, autrement dit mordue de l'hameçon minoritaire, tellement en avance sur les cacanies métropolitaines et en phase avec le temps présent qu'elle est farcie de sado-masochistes mimétismes – des élites n'engame-t-elle pas le vocabulaire ? –, la Sénestre barbifiante donneuse de leçon, divinement sinistrée et catastrophée, « traumatourge » en somme, ne veut rien savoir de cette immense défaite que le néolibéralisme a infligée à la civilisation... Et pourtant : *that's where the light gets in...*

Il est temps de conclure cette chronique situante de l'Occident achevé pour qui l'identité n'est rien d'autre qu'une esthétique de la transposition dans l'Autre d'une « espérance d'agression » (René Char), le dernier avatar de sa volonté de puissance. Cette identité tient tout entière dans le système de l'étant, comme étant qui n'apparaît que dans la mesure où il est requis d'apparaître techniquement, sans *Aletheia*, sans retrait ni voilement, sans résidus, dans un ajointement sans antagonisme (sans aucune réserve de disjonction) avec l'ensemble des autres étants : *une mise en demeure d'apparaître comme sommation*.

Je dois bien avoir une certaine idée de l'identité qui ne soit pas cet « amas de glaires et de névroses » dont parlait le Commandant Alexandre. Elle m'est venue un jour de discordance magne, de grand désajointement, où, par réflexe, je m'étais

planqué dans la poésie de Salvatore Quasimodo. J'eus cette révélation (dans mes domaines, c'en était une !), où le grand Sicilien commence son œuvre par ces vers :

*Ognuno sta solo sul cuor della terra / trafitto da un raggio di sole :  
/ ed è subito sera*

(Chacun se tient sur le cœur de la terre / transpercé par un rayon de soleil / et c'est tout de suite la nuit),

et la porte, trente ans plus tard, à son couronnement, en 1954 et 1957, avec deux épigraphes :

*Per i caduti di Marzabotto* (pour ceux qui sont tombés à Marzabotto) et *Per i Partigiani di Valenza* (pour les Partisans de Valenza).

D'abord cette source d'en haut les sources (René Char), la pure puissance d'apparaître (de l'Être) que Quasimodo désigne par la fulgurance d'une sagittation qui « désarçonne » du monde l'individu en le traversant, l'ouvrant d'une intranquillité qui jamais ne pourra faire l'objet d'un ajustement, d'un ajointement avec le système de l'étant ; ensuite, les balles du peloton d'exécution :

Leur mort couvre un espace immense / où les hommes de chaque terre / n'oublient pas Marzabotto / son âge féroce / de barbarie contemporaine... Le sang est encore frais, silencieux le fruit / les héros sont devenus des hommes : chance pour la civilisation.

Sur la corde de l'arc tendu entre la discorde d'être et la Cause : la flèche de l'identité ! *Pan pléon estin omou phaeos kai nuktos aphantou*. Tout est plein à la fois de lumière et de nuit aveugle (Parménide).

La gauche de remplacement, celle qui remplace la gauche (historique), est aussi la gauche *remplaciste*, qui a troqué la plénitude de l'Être contre l'encombrement des altérités, la dette de sens ou la « dette d'être » (Michel Freitag) contre l'obligation de se tenir à carreau. Elle a substitué l'expansionnisme identitaire à l'horizon intérieur, l'intégrationnisme du vivre ensemble disciplinaire, à l'inclusion de l'être humain dans la totalité signifiante de l'existant, la réglementation multiculturelle à la sortie de soi dans le sentiment du sacré. Elle n'a de cesse de ressasser l'antienne néolibérale du sujet auto-référentiel qui, à la place de « l'appartenance à l'altérité infinie que la conscience découvre et éprouve en soi et hors de soi » (Michel Freitag), s'accommode d'une galerie des portraits revampés ou, ce qui revient au même, du « flicage » par l'autre. Un tel sujet qui ne s'éprouve pas toujours déjà comme un autre dans l'expérience de la dette de sens d'où il tire le sentiment de la précarité, de la fragilité de l'existence et, en même temps, de son manque à être, de son désaccord, ressenti comme un abîme, avec la totalité de l'être, n'a pas d'autre choix que d'échanger sa *krisis* (intérieure) contre un protocole d'adaptation accommodante. Cette gauche est en passe d'accomplir la tâche que lui a assignée le néolibéralisme :

achever la déontologisation et la déréalisation de l'individu existant. La liberté sans lieu des néo-libertés individuelles ne se fonde sur rien – elle ne nous place pas « au lieu d'ouverture de l'expérience, ce lieu qui est comme une faille ou un pli originel où l'expérience de l'être s'inscrit elle-même dans le réel » (Michel Freitag). Elle s'emploie à se vérifier par des sparages autour d'un *empowerment* justicier-guerrier dans le plus grand oubli de l'Être, de ce « sentiment de déchirement » qui découle de la participation à l'ouverture au monde, parce qu'avec cette dernière, c'est aussi une faille que nous partageons.

Le progressisme avant-gardiste aura donc vendu le vertige d'une *communauté de la fissure* contre la verroterie du communautarisme et la monnaie de singe du *fast food* religieux-spirituel. Le sacré, ce n'est pas la religion dont la critique est la condition de toute critique... En même temps que la Garderie, le Culte croît – « si t'as compris » (Félix Leclerc).